

Bertolt Brecht

Légende d'Antigone

Traduit par Jean-Pierre Lefebvre

Prologue

Amis, la langue noble
Peut vous paraître inhabituelle
En ce poème vieux de plusieurs millénaires
Que nous avons retravaillé ici. Et pareillement est
Inconnue de vous la matière de ce poème, si intimement familière
Aux auditeurs de ce temps-là. Antigone,
Princesse de la dynastie d'Œdipe.
Créon, tyran de Thèbes, son oncle.
Tirésias, le devin. Créon
Fait une guerre de pillage à la lointaine Argos. Antigone
S'oppose à cet être inhumain, et lui l'anéantit.
Mais sa guerre, appelée désormais l'inhumaine,
S'effondre entre ses mains. L'inflexible Antigone, la juste,
Nonobstant le sacrifice de son propre peuple asservi,
Y a mis fin. Nous vous demandons
De rechercher en vos mémoires des actes similaires
Dans un passé plus proche, ou le manque
d'actes similaires. Et maintenant
Vous nous verrez entrer l'un après l'autre en scène
Sur l'étroit plateau où jadis,
Parmi les crânes d'animaux sacrifiés au culte barbare
Des époques sans couleurs
Perdus dans la nuit des temps, l'humanité
S'est insurgée, a été grande.

Légende d'Antigone

Mais Antigone, la fille d'Œdipe, partit avec un broc
Ramasser de la terre pour couvrir le corps de Polynice
Jeté par le tyran furieux aux oiseaux et aux chiens.
Sa sœur Ismène l'a rencontrée ainsi ramassant la poussière.
Sur le sort de ses frères Antigone lui dit alors sa plainte amère,
Tous deux morts au combat l'un tombé en héros et l'autre
En fugitif abattu par les siens et non par l'ennemi.
Mais elle ne convainc pas sa sœur la raisonnable d'aller voir la
[dépouille

Interdite, atrocement meurtrie, de son frère Polynice.
Les sœurs se sont quittées fâchées dans l'ombre du matin.
Mais apprenant la victoire dans la longue guerre pour le métal
Les Anciens de Thèbes se mirent les couronnes de victoire
Tressées dans les feuilles luisantes du laurier poisonneux
Qui affolle les sens et rend notre pas incertain.
Dès l'aube ils attendaient debout devant la maison de Créon.
Et bien avant l'armée restée devant Argos s'en revient le tyran
Et les rencontre chez lui dans l'ombre du matin,
Et raconte appuyé sur son sabre comment devant Argos
Les vautours clopinent de cadavre en cadavre. Et les Anciens de rire.
Ils le couronnent vite de lauriers, mais le sabre,
Créon ne le leur donne pas, sombre, il le tend à ses gardes,
Et flétrissant le fils d'Œdipe, sa fierté, et terrifiant les gens de la cité
Il parle de carnage et de sang où noyer les ennemis présents
Dans la ville de Thèbes. Or vint un messager disant que sa terreur
N'avait point terrifié, qu'on avait recouvert le corps de terre.
Lors le tyran furieux gronda le garde et tous les autres,
Passant pour qu'ils voient bien, son pouce sur le tranchant du sabre.
Les Anciens tête basse allaient songeant à la puissance monstrueuse
De l'homme, et comme il soumet les mers aux quilles et les taureaux
Au timon, et met au mors la race équestre, mais comme aussi pourtant
Il devient monstre pour lui-même en soumettant les autres hommes.
Et quand on fit amener Antigone, Créon voulut savoir d'elle pourquoi
Elle enfreignait la loi, elle tourna la tête, les Anciens
Lui parurent épouvantés, elle dit : « Quoi, c'est pour l'exemple... »
Puis demanda aux Anciens d'abonder, mais les Anciens
Regardèrent Créon. Antigone dit : « Celui qui cherche la puissance,
Boit une eau salée, et ne peut s'arrêter, et il faut qu'il boive.
Je ne suis des victimes ni la première, ni la dernière. »
Eux, tournèrent le dos. Antigone cria : « Malheur à vous. »
Le tyran s'emporta : « Tu veux nous diviser, et divisés,

Nous tomberons aux mains des étrangers. » Mais Antigone dit :
« Toujours, vous menacez ainsi, et nous vous traînons des victimes,
Et la ville malgré tout tombe asservie et faible aux mains des étrangers.
Ne voient la terre que ceux qui ont courbé la nuque, et la terre les
[aura. »

« Maudis-tu la patrie, insolente ? Saches qu'elle, te rejette. »
« Et qui donc me rejette ainsi ? » dit Antigone, « Ce n'est pas mon
[pays,

Celui-là où je courbe la tête. Oh la ville s'est bien dépeuplée
Depuis que tu la gouvernes. Et les jeunes, et les hommes,
Reviendront-ils jamais, qui partirent avec toi si nombreux, toi
Qui reviens seul ici ? » Le tyran demeura muet et sans réponse.
« Folle ne sais-tu pas » dirent les Anciens « que nous avons gagné ? »
« Elle me hait » s'écria le tyran « et donc vous dénie la victoire ». Antigone dit : « Nous serions mieux dans les ruines de nos maisons
Et plus en sûreté qu'avec toi dans celles des ennemis. » Les Anciens
La virent d'un regard plus froid encore et se mirent avec le tyran.
Lors, sortant de chez elle Ismène, sa sœur, leur dit :
« C'est moi qui ai fait ça. » Mais Antigone dit : « Elle ment ! »
Lors épongeant son front Créon leur dit de se mettre d'accord.
Mais Antigone fut saisie par la faiblesse et supplia
Sa sœur de vivre : « Il suffit, je pense, que je meure. »
Le tyran dit : « Quand dans Thèbes joyeuse les danses du paisible
[Bacchus

Commenceront, le tombeau s'ouvrira pour la morte vivante. »
Lors on emmène celle qui a fait front devant le tyran.
A lui, les anciens tendent obséquieux le masque de Bacchus,
Récitant le choral : « Toi qui te masques pour les danses de victoire,
Ne frappe pas le sol trop durement, ni ne va là où l'herbe pousse,
Mais que tous ceux qui t'ont fâché, vainqueur, entonnent ta louange. »
Lors s'approcha d'eux tous le dernier fils du tyran,
Hémon, fiancé d'Antigone, le chef des hastaires de Thèbes,
Racontant qu'on murmure en ville sur le sort de la fille d'Œdipe.
Et son père, hésitant lui fit connaître un souci caché
Imposant d'être dur et de faire violence ; son fils ne comprit pas.
Lors nonobstant les Anciens qui sont là, il flatte, il supplie l'entêté
D'oublier celle qui a enfreint la loi. Mais comme
Le fils ne voulait pas céder. Créon l'accable de sarcasmes,
Et lui secoue au visage la crinière de paille du masque.
Alors son fils le quitta. Et les Anciens en furent contrariés...
Sombre, le vainqueur se rend à la fête.
Et les Anciens écoutent consternés
Monter depuis la ville la musique. Les bacchanales sont en place.
C'est en ce même temps que la fille d'Œdipe entend Bacchus

A travers les murs, et se prépare à son dernier voyage.
Car voici qu'il appelle les siens et que la ville assoiffée malgré tout de
[plaisir

Renvoie au dieu paisible sa réponse joyeuse.
Car la victoire est grande et Bacchus est irrésistible
Lorsqu'il vient aux inquiets tendre le breuvage de l'oubli.
Et celle qui tissait l'habit de deuil pour les fils morts, elle le jette
Et se hâte d'aller à l'orgie de Bacchus, cherchant l'épuisement.
Or quand on mena Antigone hors la demeure de Créon,
Elle, la courageuse s'effondra dans les bras amicaux de ses femmes.
Les Anciens lui redirent, solennels qu'elle avait bien pourtant elle-
[même

Choisi ses actes et sa mort. Elle dit : « Vous moquez-vous de moi ? »
Et s'éloigna et pleura sur son sort : sa jeunesse si triste,
Ces terribles parents qu'elle partait retrouver sans s'être mariée,
Et ce frère qui la tirait aussi dans le fond du tombeau.
Les Anciens lui posèrent la coupe et la cruche de vin et le mil,
Et les cadeaux pour les morts, égrénant pour la consoler les noms
Des héros et des saints hommes morts avec grandeur et dignité,
Et lui dirent sérieux : « Patience, les dieux l'ont décidé ainsi. »
Lors elle, encourroucée, traita les Anciens de lâches, et comme
Elle voyait leur faiblesse, la sienne la quitta. Leur cria :
« Vous attendez des chariots, pleins et chargés d'or, et les chariots
Viendront, mais pour prendre vos biens. Or ça, vivants, dit-elle, c'est
Vous que je plains. » Et les larmes noyèrent sa colère. Et regardant
Tout autour d'elle, elle vit Thèbes la chère ville, vit
Les toits, les collines, les bois, et les salua gravement.
Leur dit adieu. Et la pitié se fit en elle de nouveau colère.
« O ma ville natale, de toi furent issus des monstres, et donc du
[deviendras
Cendre et poussière. Femmes », dit-elle, « si l'on demande où se
[trouve

Antigone, dites : nous l'avons vue s'enfuir dans le tombeau ».
Elle tourne le dos, s'en va d'un pas léger et ferme.
Les Anciens la suivaient d'un œil vide reprenant le chœur :
« Elle aussi a pourtant jadis mangé le pain délicieux qu'on fait cuire
Dans la roche obscure, et n'a jamais élevé la voix pour maudire, tant
Qu'elle-même n'a pas connu ce que sont que souffrir et périr. »
Mais avant qu'elle, celle qui met en garde, ait pu encore parvenir au
[tombeau,

Voilà que dans la ville en fête se répand un sinistre savoir.
Voici qu'en hâte attiré par la rumeur d'une querelle chez le tyran
Arrive le devin, l'aveugle. Autour de lui s'affaire
Un danseur moqueur qui secoue et fait bruisser la crinière de paille

Du masque et l'agace, le poursuit jusqu'au-delà de la place de fête,
 Levant au rythme dément de la ronde bacchique la semelle.
 Montre, railleur, du pouce, aux Anciens l'infirme état du devin,
 Tape, insolent, le sol du bâton sous son pied qui cherche.
 C'est Créon ivre de victoire. Les Anciens se taisent et regardent.
 « Eh, vieux fou, tu sembles ne pas aimer les fêtes. Pourquoi donc
 N'as-tu pas de couronne ? Nous en avons. » La colère rend sa voix très
 [dure.
 « Qui suit l'aveugle, un plus aveugle encore ? » demande le devin, « car
 saches
 Créon, que les Dieux n'aiment pas l'offense et la querelle. Je vois
 [monter
 Un vol hideux d'oiseaux pesants repus de chair du fils d'Œdipe ».
 Rire du tyran : « Je sais, vois-tu, que les oiseaux volent là où tu veux
 Et selon ton humeur, et que l'argent la fait devenir bonne. »
 « Mieux vaut ne rien m'offrir, cet argent garde-le pour ta guerre ! »
 Dit le devin. Le seigneur répartit : « La guerre, elle est finie. »
 « Finie, vraiment », dit l'autre, « lors, pourquoi dans le port sécher
 Tant de poissons, comme si l'armée n'allait pas revenir
 Avant l'hiver. Quel projet fou, cruel, as-tu conçu ? »
 Le tyran se taisait ne sachant que répondre à cela.
 Lors l'aveugle se lève et s'en va. Marmonnant d'obscur paroles.
 Le tyran s'apprête à partir. Les Anciens observent stupéfaits.
 La peur convainc la peur, ils osèrent, posèrent la question :
 « Où donc en est, Créon, la guerre ? » Lui répond : « Elle va mal. »
 Alors ils vinrent à lui qui tenait en ses mains le masque de la paix,
 Tenant eux-mêmes aussi en main le masque de la paix ;
 Le querellent : « Cette guerre est la tienne ou la nôtre ? »
 « N'est-ce pas vous qui m'avez envoyé vous chercher le métal en
 [Argos ?
 « Et toi n'as-tu pas dit que nous serions vainqueurs ? » — « J'ai dit
 [qu'on finirait
 Par l'être. » De nouveau, il tente de s'enfuir, de nouveaux les Anciens
 Le pressent courroucés : « Fais revenir l'armée chez nous ! »
 Car ils avaient grand souci d'elle et surtout de leurs possessions.
 Lors Créon planta dans le sol la hampe de son masque de paix.
 « C'est bon, je la rappelle. Mon aîné, Mégarée nous la ramènera.
 Elle revient le fer à la main rencontrer votre ingratitude. »
 Et tandis que résonne encore le nom menaçant de Mégarée,
 Survint un messager disant : « Maître, incline le col, car Mégarée
 N'est plus, son armée est vaincue, l'ennemi marche sur nous. »
 Et décrit haletant la bataille : l'armée, épuisée par la lutte fratricide
 Autour du fils d'Œdipe, n'a levé que des lances fatiguées, tandis
 Que le peuple d'Argos défendait furieusement sa patrie.

« Et voici qu'Argos », crie le messager, « monte furieusement vers
[nous,
Heureux qui comme moi en finit maintenant » ! Se tint le ventre et la
[peur

Dans les yeux s'éroula sur le sol au pied du masque de la paix.
Créon se mit alors à crier comme lui, c'était le cri violent du père.
Les Anciens dirent : « L'ennemi monte furieux vers Thèbes, et Thèbes
Fête et danse la victoire ! Faites donner les lances ! »
Puis arrachèrent des têtes les couronnes de victoire
Et brisèrent les masques de Bacchus et couvrirent le mort
Des couronnes et des masques, criant : « Malheur à nous ! » Le tyran
Se souvint alors de son autre fils, le jeune Hémon, le chef des lanciers,
Et pour le concilier courut lui proposer la grâce d'Antigone.
Mais les Anciens se dressèrent et frappèrent les timbales
D'airain pour éveiller la cité de son ivresse maléfique.
L'alarme ferrailleuse trouble la gigue bacchique.
Les piétinements du triomphe deviennent une fuite angoissée.
Lors par le tumulte de la cité vint une enfant messagère,
La plus jeune des filles qui avaient conduit Antigone au tombeau :
« Hémon n'est plus », dit-elle, « Hémon s'est planté son épée dans le
[corps,

Quand il vit Antigone dans le rocher, Antigone pendue,
Son sang coule, il n'a pas écouté les suppliques de son père ».
Lors les Anciens virent venir guidé par les servantes d'Antigone
Leur chef, ils frissonnèrent. Il tenait un linge ensanglanté :
« Mort, Hémon, il est mort, et morte est Thèbes aussi,
Thèbes qui m'a trahi et maintenant nourrira les vautours. »
Les Anciens le virent brandir la tunique sanglante de son fils
Qui lui avait rageusement refusé l'épée. Puis il partit
Incorrigible, et misérable, et titubant, le meneur d'hommes,
Trébuchant vers la ville perdue. Mais les Anciens, une fois encore,
Le suivirent, suivirent leur chef dans la ruine et la destruction.

Ce long poème en hexamètres dactyliques était destiné à un usage « interne ». Brecht le faisait réciter par les comédiens pendant la répétition d'*Antigone* pour qu'ils s'inspirent mieux de la substance et du rythme de la fable qu'ils jouaient. Texte publié sous le titre *Antigone-Légende* dans : Bertolt Brecht. *Die Antigone des Sophokles*. Materialien zur « Antigone ». Edition Suhrkamp, 134. Francfort, 1965.